



Coubertin et le sport en France

(Suite-voir No 34-35,36)

par Eugen WEBER

A

Pierre de COUBERTIN avait dans l'idée de créer ou de recréer une morale intrinsèque et autonome, dans un monde toujours plus envahissant, un être moral tendant davantage à un type d'idéal qu'à un personnage évoluant dans un contexte social défini. La lecture des oeuvres de COUBERTIN laisse apparaître son idéal de sportif en tant qu'entité réelle (ou en relation avec la réalité), tel le *"Des Esseintes"* de Huysmans. Alors que ces deux sujets semblent si différents l'un de l'autre, on ne peut s'empêcher de constater que d'une part, la parution de *"A rebours"*, en 1894, d'autre part la naissance en France du sport organisé coïncidèrent non seulement avec la montée du mouvement esthétique et de l'art pour l'art, mais aussi avec la formule nietzschéenne: pousser l'aspiration au-delà des lois et des normes, allier l'effort à la volonté pour créer des surhommes, afin d'accéder à un humanisme total, une sorte de langage que COUBERTIN aurait bien pu accepter. (16).

Une sorte de langage que nous retrouvons dans les écrits de Maurice BARRES, recueils dans lesquels les jeunes dilettantes puisèrent leur admiration pour *"un goût passionné de l'énergie humaine"* qui nourrit *"l'effort constant de se créer, jusqu'au point de parvenir à substituer notre propre conception du monde à une réalité conventionnelle, en quelques mots, à recréer l'univers."* (17).

BARRES n'était pas un admirateur du sport, cependant la citation très représentative des idées qu'il prônait souvent illustre bien l'un des aspects des jeux organisés, ce refuge dans un monde insatisfaisant, appelant une restructuration.

Pascal GROUSSET a connu et ressenti ce à quoi il s'opposait. COUBERTIN fut un personnage réactionnaire, bien qu'éclairé. Il adhéra aux idées de GLADSTONE dont il fut l'admirateur et le disciple. A maintes reprises et avec entêtement, il se

rallia au Mill de *"l'essai sur la liberté"*, considérant les êtres humains comme une fin plutôt qu'un moyen. Il fit de même avec LE PLAY, au nom duquel il déclara: *"l'inégalité est plus qu'une loi, c'est un fait, l'encouragement est plus qu'une vertu, c'est un devoir"*. (18). Il se montra méfiant à l'égard de ce qu'il considérait comme les forces déshumanisantes de l'Etat, de la science et de la presse. Il recruta ses comités par cooptation et les dirigea à ses propres frais avec une main de fer dans un gant de velours.

Le sport jouait un rôle important dans ce que COUBERTIN décrivait en termes d'escrime comme des parades éventuelles contre l'attaque de la civilisation industrielle qu'il craignait et abhorrait. La civilisation industrielle avait pour tête de file les quatre Sancho PANZAS de l'Apocalypse. à savoir le confort maximum, la spécialisation, le nationalisme à outrance et le triomphe de la démocratie. Le sport et l'éducation pourraient venir à bout de ces démons et les obliger à accélérer le progrès humain que COUBERTIN concevait comme le développement illimité des capacités individuelles. Un tel développement requiert nécessairement une conversion des jeunes au sport, au jeu, à l'exercice et à l'auto-discipline qui seuls pourront forger des caractères à toute épreuve dans des corps sains. Les jeunes doivent être entraînés sur les terrains de jeu, ce qui, selon COUBERTIN, ne pourrait se faire que grâce à l'exemple des champions avec lesquels on désire toujours rivaliser et à l'éclat de leurs performances. Seuls les grands exploits, attisant l'imagination des jeunes, les attireraient sur les stades, les pistes, les terrains et dans les piscines. COUBERTIN, à vrai dire, ne désirait pas tant recruter des joueurs en grand nombre pour fabriquer des champions, que se servir de leur influence pour éveiller chez les jeunes l'amour du jeu. L'exploit individuel était un facteur de recrutement. Quel meilleur tremplin pour de tels exploits que des compétitions portées au niveau international et marquées par le climat d'agitation de la publicité de grands événements officiels. Les lendits de GROUSSET pourraient renaître sous le signe des Jeux Olympiques rénovés. Relisant les souvenirs d'Amérique et de Grèce, publiés en 1897, à la veille des Jeux Olympiques de 1896, l'on est tenté de voir dans cette nouvelle création, l'élément grandiose des parades de COUBERTIN, la publicité la plus astucieuse, axée sur le développement et la vulgarisation des sports.

Cependant, ces activités sportives n'ont touché qu'une minorité. Les capacités que ces sports ont développées étaient celles des membres d'un groupe restreint, limité par la naissance, l'éducation, la richesse et par les possibilités qui en découlaient. Une publication du début des années 1890, rappelant l'accueil chaleureux que la presse fit à la remise en valeur des forces physiques de la *"Jeunesse Universitaire"*, fleur de la jeunesse française, exprime le regret de constater que cette jeunesse ne représente qu'une faible

minorité. L'exercice physique était en soi une bonne chose, mais ceux qui en avaient véritablement besoin, pour la plupart ne pouvaient y avoir accès. Si les jeux athlétiques et les jeux de la balle "*brillent dans l'ombre des manèges des riches écoles... le peuple les ignore*". (19).

Dans une de ses circulaires, COUBERTIN insistait sur la nécessité primordiale de préserver "*l'esprit noble et chevaleresque des athlètes et de le défendre contre toute tendance au professionnalisme, à l'esprit lucratif*". Mais sa ténacité à protéger l'amateurisme, tout à fait à la mesure de ses desseins, fit se dresser une autre barrière entre les "*sportifs sincères*" et la masse des hommes. Finalement, l'*Equipe* du 12 janvier 1955 s'explique en ces termes "*seuls les écoliers sont de vrais amateurs, car il jouent pour le plaisir de jouer*".

Dans cet esprit, les jeux sont par excellence une institution humaine: ils sont pour ainsi dire inutiles sur le plan matériel, improductifs et gratuits. Lipres, indépendants, fruits du hasard, soumis à des règlements, les jeux sont une fin en soi. Ils ne laissent derrière eux aucune révolte, aucun gain, aucune oeuvre d'art, ni même des quines. Il n'existe de sport aussi gratuit et aussi généreux que l'escrime à cheval, que COUBERTIN essaya sa vie durant de faire accepter par les comités olympiques qu'il dirigeait. Si l'on estime que les jeux servent parfaitement la société de consommation, que l'on a tendance à accuser de nos jours, par le fait même de n'être qu'une simple accumulation et dépense d'efforts disponibles, on peut alors affirmer que les sports étaient la parure favorite de la classe rentière si florissante à la fin du 19ème siècle en France et qu'ils exerçaient un charme particulier sur cette jeunesse qui avait du temps et de l'énergie à perdre.

La situation économique était telle qu'elle permettait aux "*fils de famille*" de satisfaire leurs fantaisies à n'importe quel prix, en se prêtant aux caprices d'une soubrette ou en se repaissant d'une plaquette. Le climat général incitait difficilement les femmes et le potentiel actif à s'adonner à des activités économiques. Le plus dynamique découvrit que les activités à caractère non économique offraient plus d'avancement: notamment celles de l'écrivain, du politicien, du spéculateur ou encore les distractions et l'université. Il faut dire que la conjoncture laissait la porte ouverte à de telles activités, les prix étant relativement bas et les revenus élevés, permettant ainsi à une part importante de la classe moyenne de se maintenir. C'est dans ces cercles larges, mais limités quant à leurs membres, que l'on trouve des jeunes gens libéraux, parmi lesquels se recrutaient la plupart des intellectuels de l'époque, tels BARRES, DAUDET et MAURRAS ou Jean BAROIS et le cercle d'amis qui se joignit à eux, en créant "*Le Semeur*". D'autres signes moins évidents confirment ce schéma.

Maurice LEBLANC, (né en 1864), fils d'un riche fabricant normand de textiles, essaya tant bien que mal pendant quelques années de gérer une des fabriques de son père, tout en s'efforçant de se faire un nom dans la littérature. A la veille du succès, en 1907, grâce à son personnage fictif d'Arsène LUPIN, LEBLANC publia une des premières revues sportives françaises. *Voici des ailes* (Paris 1898), était un hommage non pas à l'invention de l'aéroplane, mais au "*nouvel ami que la destinée offrait à l'homme*", la bicyclette qui nous donne des ailes pour échapper à ce monde vile. Tristant BERNARD (né en 1866), aussi de la province, de condition aisée, lança la "*Revue Blanche*", donna naissance à une publication qui ne dura guère, puis travailla à l'édition d'une revue de cyclisme. Avant le succès des Pieds Nickelés, en 1894, alors qu'il faisait connaître ses talents d'auteur et de dramaturge, il inaugura en France le premier vélodrome couvert: le Vélodrome de Buffalo, construit à l'emplacement de l'ancien cirque de Buffalo BILL. La carrière de Charles-Louis BAUDRY de SAUNIER est plus caractéristique encore de l'époque. Né en 1865, il interrompit ses études de droit pour créer une revue littéraire, *Le Roquet*, pour laquelle Willy et Jules RENARD écrivirent à l'occasion. Vers 1890, BAUDRY revint au cyclisme et publia quatre livres sur ce sujet, pour parachever le tout avec *l'art de bien monter la bicyclette* (Paris 1894). Puis, aux environs de 1897, épousant la tendance de la mode changeante, il abandonna la bicyclette pour l'automobile, publiant un certain nombre de guides de conduite, avant de devenir éditeur de la "*Revue du Touring Club de France*".

Echappant au dictat de la mode et dénué de toute tendance opportuniste, tendant à se rapprocher davantage de l'idéalisme de Jean BAROIS, tels étaient des hommes comme COUBERTIN ou encore un autre disciple de LE PLAY, Albert de MUN, dont les préoccupations principales étaient la morale et la politique. Il n'est pas hors de propos de dire qu'une fortune privée confortable, qu'il ne parvint à épuiser que 50 ans après la guerre, ainsi que des relations qui lui facilitèrent bien des choses irréalisables pour d'autres dont le fanatisme seul n'aboutit à rien, permirent à COUBERTIN de s'adonner à ses activités. De telles circonstances cependant ne suffisent pas à tout expliquer. Elles lui permirent tout au plus d'entreprendre ce que nous savons, mais n'y présidèrent pas: ses grandes idées prirent naissance des réactions que des conditions d'ordre plus général éveillèrent dans son caractère.

Dans l'optique de la fin du siècle, les rêves de COUBERTIN sont le reflet de l'élite romantique d'un 19ème siècle subjugué par l'aristocratie dont faisaient partie DARWIN, TAINÉ et surtout le Dr. ARNOLD; l'ARNOLD, sur la tombe duquel il puisa en maintes occasions son inspiration, l'ARNOLD qui voulait introduire des principes religieux et moraux dans le rugby, le comportement d'un gentleman, des capacités intellectuelles. Dans cet ordre là.

L'aspect positif d'un tel traditionalisme permit à de COUBERTIN de se dire non-conformiste et ce avec une sincérité absolue. Ses mots prononcés à la fin du congrès international, au cours duquel il persuada les congressistes d'adopter le principe de la réorganisation des Jeux Olympiques, ont une consonance familière. Le congrès s'était réuni en 1894 sous les auspices de l'U.S.P.A. (Pierre de COUBERTIN, secrétaire général) et avait pour thème *"l'étude et la promotion des principes de l'amateurisme"*. Un public nombreux et élégant réunissait 79 délégués de 13 pays différents y compris les Etats-Unis, des ministres, des académiciens, des sommités de l'Université, de l'Eglise et le *gratin*, sous la présidence du baron Chodron de COURAL, autrefois ambassadeur de France à Berlin, puis à Londres. Le congrès fut réuni, comme ce fut le cas de nombreuses réunions marquées par le parrainage de COUBERTIN, dans la grande Aula de la Sorbonne, au milieu des palmiers en pot, des récitals de musique et de poésie et des fresques de Puvis de Chavannes, ce qui garantissait l'intégrité de l'athlétisme. *"Ceux de la vieille école"*, disait COUBERTIN à son auditoire, lui aussi de la même école, *nous reprochent d'avoir tenu nos assises précisément à la Sorbonne. Ils ont pris conscience que nous sommes des révoltés et que nous finirons par mettre à bas la structure vermoulue de leur philosophie. Et ils ont raison, messieurs, nous sommes des révoltés"*.

Il n'y avait aucune preuve d'opposition au congrès ou de critiques de ses activités. Le Président de la République se contenta d'un sourire et l'Académie de Paris lui réserva un bon accueil. Ses sessions ne portèrent pas atteinte à l'ordre établi, ne mirent pas en cause la République et ne critiquèrent en rien la montée du mouvement démocratique. Mais le sentiment de non-conformisme conféra à ce congrès un sens particulier de la vertu et cette vigueur que les révoltés apprécient, même quand ils ne sont révoltés que de nom. Lorsqu'il insistait sur l'aspect pacifiste et internationaliste de son oeuvre, COUBERTIN se rapprochait davantage de cette non-conformité que lorsqu'il plaidait en faveur de la réintroduction des Jeux Olympiques comme la marque la plus haute de l'internationalisme et affirmait que le meilleur terrain de lutte de la jeunesse universelle était le terrain de jeux. Mais, même ces idées n'étaient pas celles de ses pairs et leur singularité tenait seulement au fait que COUBERTIN avait déchanté la tradition conservatrice, qui l'avait marqué dans sa jeunesse, de toute tendance cléricaliste et légitimiste, pour n'en retenir que les aspects pacifistes et internationalistes, ainsi que le code de l'honneur.

Dépouillé de certains de ses aspects familiers, le conventionnel peut nous apparaître non-conformiste. *"Un têtard sans queue n'en est pas un"*. COUBERTIN savait ce qu'il disait et c'est ce qui importe.

(16) En réalité, COUBERTIN se référait davantage à DARWIN ou à SPENCER qu'à NIETZSCHE. Dans la même lignée par contre, Paul ADAM, journaliste à tendance plutôt démagogue, se référa à NIETZSCHE dans sa "morale des Sports" (1907). Il le cite aux pages 12-13-17 comme un être destiné à se surpasser et affirme que le sport est un excellent stimulant de la "volonté de puissance" et un fortifiant de l'énergie nationale. Cette interprétation erronée de NIETZSCHE est caractéristique de la façon avec laquelle le philosophe allemand était alors lu et interprété. "Lorsque l'américanisme et le nietzschéisme domineront l'ère prochaine, il n'y aura point d'idées en mesure de prévaloir contre ces phénomènes sociaux... Demandons aux sports d'armer nos caractères pour prendre place aux premiers rangs de ceux qui manifesteront leur volonté de puissance avec gloire". Rien d'étonnant à ce que COUBERTIN s'éloignât de NIETZSCHE.

(17) BARRES, *Du Sang, de la Volonté, de la Mort* (1894), p. 268. Ainsi, un joueur de football, le héros d'un roman autobiographique écrit en 1920, relatant la vie des écoles à la veille de la guerre, associait le concept nietzschéen de "surhomme" à celui "du culte du moi" de BARRES. Jules JOLINON, *Le Joueur de Balle* (1929), p. 75: "Réaliser d'abord notre moi athlétique".

(18) *Un Programme* (1887), p. 29.

(19) Louis BARRON, *Les Jeux* (n.d., 1891?), 217-19.

*

*

*